

Denis Voignier

MAGELLAN

dv – éditions / Strasbourg

17

Et la flotte reprit son avancée. Novembre touchait à sa fin, Magallanes espérait rejoindre les Îles aux Épices au plus vite.

Mais il dut très vite déchanter. Les jours succédaient aux jours et l'on n'apercevait que le bleu de cet immense océan. Les vents étaient faibles, la mer très calme. Aussi, Magallanes baptisa-t-il aussitôt l'océan de « pacifique ».

Cette fois, les vivres vinrent réellement à manquer. Peut-être les bateaux auraient-ils dû faire demi-tour et suivre le conseil d'Estavao Gomez ?

Les marins étaient épuisés. Leurs vêtements étaient usés, tout comme la toile des voiles et les cordages. La maladie commençait à gagner l'équipage, en particulier le scorbut et le bérubéri. Ces

deux maladies étaient dues, on le savait à une alimentation pauvre en fruits et en légumes. Or, sur les trois navires de la flottille de l'amiral Magallanes, il y avait déjà un long moment qu'il n'y avait plus ni fruits ni légumes.

L'eau dans les tonneaux était devenue jaunâtre et sentait très mauvais. Il fallait pourtant bien boire. Des maux de ventre très douloureux se déclenchèrent parmi les marins. Les biscuits étaient infestés de vers blancs et on hésitait à les manger.

Cette situation se prolongea trente, puis soixante jours. Les hommes pouvaient à peine marcher, la plupart restaient allongés dans les cales ou sur le pont des bateaux. On en vint à manger du biscuit mélangé à de la sciure de bois et on fit bouillir le cuir des attaches des voiles pour le mâcher et essayer de tromper la faim.

Un matin de fin janvier, le hunier de la *Victoria* poussa un cri :

— Terre ! Terre !

Les hommes se relevèrent. Même les plus mal en point s'approchèrent du bastingage pour observer ce qui était peut-être leur salut.

Magallanes envoya une chaloupe pour explorer l'île qui leur faisait face, mais les marins revinrent bredouilles.

— Señor Capitaine, rien. Pas d'eau douce, pas de fruits, pas d'animaux.

Cette île, de petite taille d'ailleurs, était déserte et ne recelait pas d'arbres fruitiers ni de gibier.

Magallanes soupira. Depuis soixante jours, les navires avaient parcouru près de cinq mille milles nautiques. Il demanda à Boscos, Pigafetta, Montei-ro, de le rejoindre dans sa cabine.

— Messieurs, nous avons parcouru une distance incroyable. J'avoue que quelque chose m'échappe. Ou bien, les calculs de nos cosmographes sont faux. Ils se sont trompés dans leurs mesures et ces îles que nous cherchons sont bien plus loin que prévu.

— C'est tout à fait possible, Señor, répondit Montei-ro, spécialiste en la matière. Ils n'avaient pas grand-chose de tangible pour faire leurs estimations. Tout cela relevait tout de même de l'hypothèse.

— J'avoue que je suis très inquiet, reprit l'amiral.

Les hommes sont exténués. Seize sont morts de maladie, d'autres vont suivre. Ils sont presque incapables de diriger ces bateaux. Si nous rencontrons une tempête nous ne pourrions pas lutter. Et si ce voyage se poursuit encore une vingtaine de jours, nous mourrons tous.

Les officiers ne savaient que répondre. Ils connaissaient la situation. Cela ne pouvait durer éternellement. Ils bénéficiaient d'un régime alimentaire de faveur, afin de garder le plein usage de leurs corps et de leurs esprits, mais la perte graduelle de l'équipage entraînerait la perte de tous.

— Je crois malheureusement qu'il n'y a rien d'autre à faire que de poursuivre, ajouta Boscos. S'en retourner serait un suicide. Croyez-vous que le destin nous a amenés jusqu'ici pour nous faire échouer ?

Magallanes gardait encore espoir. Il savait que ces îles étaient là, quelque part, au bout de l'horizon. Il n'avait quand même pas traversé toutes ces épreuves pour abandonner maintenant.

— Très bien, dit-il d'une voix morne. Que le ciel nous porte chance.

Dix jours plus tard, une nouvelle île fut approchée. Comme la précédente, elle était déserte et aucun ruisseau d'eau douce n'y coulait. Magallanes mit le cap nord-nord-ouest après s'être longuement entretenu avec Monteiro. Le jeune scientifique avait attentivement observé le ciel, les étoiles, les cartes. Cette direction lui paraissait la plus judicieuse.

L'attente reprit. Les marins étaient comme dans un demi-sommeil, affalés sur les ponts, incapables du moindre effort. Leurs visages étaient creusés, leurs yeux cernés de noir. Ces trois bateaux commençaient à ressembler à des cimetières ambulants.

Au centième jour, on pensait que tout était fini et que tout le monde allait disparaître à petit feu. Inès et Juan, qui bénéficiaient d'un régime particulier, étaient encore valides. Fatigués, mais valides. Inès avait pris Minos avec elle, dans sa cabine, car les marins, à la recherche de nourriture, mangeaient les rats et les chats.

— Tu crois que l'on va s'en sortir ? demanda-t-elle à son cousin.

— Cette fois, j'ai l'impression qu'on est perdus.

Nous allons tous mourir de faim ou de maladie. Ou au fond de cet océan si une tempête survient.

— Comment est-ce possible ? Nous avons réussi jusqu'à présent.

— Je sais, Inès, je sais...

Des cris fusèrent au dehors. Les enfants tendirent l'oreille.

— Terre ! Terre ! Terre habitée !

— Inès ! Tu entends ? Terre habitée ! Terre habitée !

Les enfants se jetèrent dans les bras l'un de l'autre en chantant. Dans l'escalier tout proche, ils entendirent Boscòs qui montait les marches deux à deux.

Magallanes était monté sur le pont. Une île, de belle dimension se profilait à un demi-mille. Des habitations, des colonnes de fumée, des pirogues qui venaient à leur rencontre. Tout se passa alors très vite. Les indigènes qui s'approchaient des bateaux montèrent à bord rapidement. Devant les marins incapables de se défendre, ils prirent sur le navire une quantité d'objets divers : miroirs, clochettes, billes de verre, couteaux... Deux hommes s'étaient

approchés des enfants et tentèrent de les attraper par les bras. Par chance, Esteban n'était pas loin et d'un coup d'arquebuse en l'air, il les mit en fuite. Les hommes repartirent sur leurs pirogues et regagnèrent une plage de sable blanc où se dressaient des huttes de branchages.

— Il nous faut réagir, annonça l'amiral, lorsque le calme fut revenu. Boscos et Esteban, rassemblez les hommes de réserve, nous allons leur donner une leçon.

Parmi l'équipage, une trentaine d'hommes, parmi les plus expérimentés, avaient bénéficié d'un régime alimentaire particulier. Ainsi, ce groupe de marins était en bonne santé et pouvait intervenir si besoin. C'était une tactique que Magallanes avait mise en place malgré les réticences des autres hommes. Mais cette poignée de marins allait sans doute sauver tout l'équipage.

Dès le lendemain matin, deux chaloupes furent mises à la mer. Les hommes, armés, casqués et cuirassés gagnèrent la plage, firent irruption dans les cases. Les indigènes étaient terrorisés. Ils tentèrent bien de lancer quelques flèches d'os vers les

soldats, mais celles-ci étaient totalement inefficaces sur les armures. Les hommes tirèrent quelques coups d'arquebuse et les indigènes prirent la fuite dans la forêt toute proche.

La découverte qui s'ensuivit sauva l'équipage de la flottille espagnole. Dans les cases, de la viande cuite, des sortes de céréales beiges, des bananes, de l'eau douce. Au-delà de ce petit village, des enclos avec un élevage de porcs. Les animaux allaient bientôt terminer à la broche. Esteban envoya rapidement un messager vers les navires.

— Nous sommes sauvés ! Nous sommes sauvés !

Les bateaux firent halte trois jours afin que les hommes recouvrent quelques forces. Même s'ils n'étaient pas totalement remis, ils étaient, pour la plupart, tirés d'affaire.

La flottille reprit donc la mer et huit jours plus tard approcha d'un ensemble d'îles assez importantes. Magallanes choisit une île de petite taille pour s'établir. Il ne voulait pas prendre le risque d'une confrontation car les hommes n'étaient pas encore totalement remis. Ils s'installèrent donc à terre pour

s'alimenter et se reposer. Déjà, un grand canot approchait de la côte, en provenance d'une île voisine. Les indigènes qui étaient à bord, vêtus de tissus très colorés, arboraient de grands sourires et faisaient des signes amicaux de la main.

Ils débarquèrent sur le rivage, et sous l'œil attentif de soldats en armes, ils déposèrent des bananes et des noix de coco.

— Cette fois, nous sommes plutôt bien reçus, dit Juan.

— Oui, ils ont sympathiques. Et toutes ces bonnes choses...

Magallanes demanda à son serviteur Henrique – un jeune homme venu de Malacca en 1507 et qu'il avait gardé à son service – s'il comprenait la langue des indigènes.

— Non Señor. Je ne les comprends pas. Ce n'est pas ma langue maternelle ni une langue qui y ressemble.

— Nous ne sommes donc pas encore aux Moluques...

Il avisa Monteiro.

— Monteiro, ce soir, refaites un point. Avec la po-

sition, connue, de l'Île aux Épices, on devrait maintenant pouvoir calculer ce qu'il nous reste à parcourir.

— Oui, Señor. Mais vous savez que la longitude reste toujours notre souci. Les relevés de vitesse et de distance n'ont pas été totalement assurés ces derniers temps, et pour cause.

Dès lors, l'ambiance fut plus agréable. Les hommes pouvaient se détendre, reprendre des forces. Le troc se mit en place et contre des miroirs et des billes de verre, on put se procurer du poisson, des poulets, du vin de palme, des oranges et toutes sortes de légumes et de fruits.

Après l'enfer était venu le paradis.